

Prologue

Un vieil homme, sur un lit d'hôpital, qui ne veut pas mourir et serre ma main. Il happe l'air, il dit :

« Attendez ! Attendez ! N'oublie pas ce que je t'ai dit. »

Sa main me serre encore plus fort, je ne sens plus le sang passer dans le bout de mes doigts, je panique ; c'est la première fois que j'accompagne un homme sur le chemin de la mort...

Je lui caresse le front et lui dit :

« Partez tranquille, monsieur Weissmann, je raconterai tout, allez rejoindre votre chère maman. »

Sa tête balance de droite à gauche, il crie, son visage se tord, il n'est pas beau à voir, et moi j'essaie de rester sereine. J'ai honte mais je souhaite au plus profond de moi que la mort vienne le prendre au plus vite, les minutes me paraissent des heures.

Il relève sa tête, me regarde dans les yeux et dans un souffle :

« Tu te souviens, p'tit gars ? »

Sa tête retombe sur l'oreiller, c'est fini.

P'tit gars est ce que j'étais pour lui depuis le début. Je n'avais jamais été une femme dans son esprit, et c'est grâce à cette méprise que j'ai pu entrer en contact avec lui. Il n'aimait plus les femmes, et lors de notre première rencontre je fus « p'tit gars » et le restai jusqu'à la fin de sa vie.

Pendant nos conversations, on philosophait sur le monde et son devenir, de toutes ces guerres de religion. À la fin d'un de nos débats, il me dit :

« Quand les fougères ne pleureront plus.

– Quand les fougères ne pleureront plus ? Qu'est-ce que ça veut dire ? lui demandai-je.

– Oh ! C'est une longue histoire, me dit-il. Je te la raconterai si tu me promets de l'écrire. »

Et chaque jour, monsieur Weissmann me raconta sa vie, car avant d'être ce vieil homme, il avait été un enfant, un adolescent puis un jeune homme qui avait tant attendu que les fougères ne pleurent plus...

Chapitre 1

Je m'appelle Simon Weissmann, je suis né à Obernai en Alsace en 1930. Je n'ai pas connu mon père et j'ai vécu avec ma mère chez les Fischer, de grands propriétaires terriens.

Mon père était, paraît-il, un grand violoniste disparu en mer lors d'une traversée ; le bateau qui les transportait lui et son groupe avait sombré une nuit de décembre et on n'avait jamais retrouvé son corps. Ma mère se retrouva sans ressources. Elle ne voulait pas m'abandonner, ma chère maman, alors elle accepta la proposition d'une amie qui lui avait proposé de travailler chez les Fischer comme bonne à tout faire. Oh ! ce n'était pas le travail que maman aurait choisi en d'autres circonstances, mais les Fischer étaient d'accord pour que ma mère me garde auprès d'elle, si elle acceptait qu'ils déduisent une certaine somme de son salaire.

Je grandis donc au sein d'une famille bourgeoise et paysanne. Je ne manquai de rien. Ma mère, le soir, son travail terminé, me gardait près d'elle au coin du fourneau et passait tendrement sa main dans les boucles de mes cheveux. Elle me berçait en chantant des chansons en yiddish que sa mère lui avait aussi chantées pendant son enfance en Allemagne.

« Simon, me disait-elle, un jour nous partirons d'ici, nous irons en Allemagne voir la famille de ton père, tes cousins et tes cousines ; tu verras comme Rachel est jolie... Et là-bas, je ne serai plus la boniche, je donnerai des cours de chant ! Tu

sais, Simon, en Allemagne, les gens adorent le chant et je deviendrai célèbre. »

Je me disais que maman devait se tromper, qu'il n'y avait pas que les Allemands qui aimaient le chant, et que les gens du monde entier devaient aimer le chant.

Chapitre 2

La famille Fischer se composait du père, de la mère et de leur fille. Le père Fischer, je ne l'aimais pas, il me donnait des coups de pied au cul quand personne ne regardait dans notre direction. Et quand je me retournais et le fixais avec mon plus méchant regard, il me pinçait la joue entre son pouce et son index et disait :

« Sacré Simon ! »

Et il se mettait à rire d'un rire gras et tout le monde l'imitait même si personne ne savait pourquoi ; du moment que le patron avait ri, il fallait rire aussi.

Je détestais cet homme. Sa femme était insipide, effacée, mais leur fille Clara était tellement différente que je me disais :

Comment ce gros porc a-t-il pu faire une si jolie fille ?

Et pas seulement jolie mais aussi gentille. C'est bien simple, après ma mère, c'était la personne que j'aimais le plus au monde.

J'avais surnommé Clara « Clair de lune ». Elle avait un an de moins que moi, ses cheveux étaient blonds avec des reflets roux et verts. Sa mère lui faisait deux nattes très serrées, mais les cheveux ne restaient pas longtemps tressés et il s'en échappait des mèches folles rebelles comme elle. Je la taquinai et lui disais qu'elle ressemblait à l'épouvantail du voisin, et qu'elle formait un beau couple avec lui. Elle se fâchait et tapait du pied, cherchant une réplique pour m'embêter :

« Tu ne sais même pas monter à cheval ; moi, mon papa m'a appris. »

Elle ne savait pas que je rêvais de monter sur la jument, mais plutôt crever que de l'avouer.

Elle avait demandé à son père de m'apprendre. Ce dernier ne lui refusait rien, alors il avait dit oui, mais moi j'avais prétexté que j'avais peur et que non merci je n'aimais pas les chevaux.

Après, elle s'excusait et me disait :

« Viens, on va dans la cabane. »

La cabane c'était notre refuge, notre forteresse, personne à part nous ne savait où elle se trouvait. Faite de branches et de bois mort, elle disparaissait dans le sous-bois se confondant avec le paysage. On se blottissait l'un contre l'autre et on fermait les yeux.

« Dis, Simon, tu veux être quoi quand tu seras grand ?

– Je serais chanteur d'opéra.

– Pouah ! Chanteur d'opéra, c'est bête. Moi, je serai écuyère et j'aurai plein de chevaux et un grand manoir.

– Tu seras belle en écuyère ! »

Et je la regardais, elle me souriait et je lui caressais la joue.

Nous étions heureux, j'avais l'âge où l'on peut croire encore à beaucoup de choses.

« Tu voudras te marier avec moi quand on sera grand ? lui demandai-je.

– Mais bien sûr, Simon. Avec qui tu veux que je me marie ? Pas Louis Pierre quand même ? »

Louis Pierre était le fils de nos voisins les plus proches, il avait mon âge mais était bien plus grand que moi. Louis Pierre était stupide, vantard et dégoûtant ; il mangeait ses crottes de nez. Clara l'avait surpris en train de se curer le nez et d'en manger le résultat, depuis elle était écœurée et ne voulait plus qu'il s'approche d'elle.

J'étais drôlement content, j'avais ma « Clair de lune » pour moi tout seul, sans aucun rival qui viendrait me la prendre.

« On partira à Munich avec ma mère, on dira rien à ton père, lui dis-je, et on sera heureux tous les trois. Je t'achèterai plein de bijoux, on aura une belle maison avec beaucoup de chevaux, je ne me fâcherai jamais avec toi et je te donnerai des baisers tous les jours sur ton front. »

Je me penchais et j'embrassais son front.

« Comme ça », ajoutai-je.

Clara me regardait avec un air espiègle.

« Tu crois que les gens mariés s'embrassent comme ça ? J'ai vu madame Roth, elle embrassait son mari sur la bouche et ça durait longtemps, au moins une minute. »

J'étais embarrassé.

« Oui je sais, mais on n'est pas encore marié. »

Je rougissais, je sentais le sang qui montait dans mes joues.

Clara se releva et d'une main délicate enleva une feuille qui s'était prise dans mes cheveux.

« Je la garde comme souvenir de ta promesse de m'aimer toujours. Je la ferai sécher dans un livre et je la montrerai à nos enfants quand on sera vieux. »

Ah, Clara ! Ces moments passés avec elle furent les plus beaux de ma vie ; c'était mon soleil, ma lune, mon univers. Je ne savais pas que ces instants merveilleux volés au temps seraient de si courte durée. Bientôt, je n'aurai plus cette joie de partager notre cabane et de sentir l'odeur du tilleul dans ses cheveux, mais ça, je ne le savais pas encore...

Ces moments passés avec Clara furent les moments les plus délicieux de ma vie à la ferme.

Le père de Clara n'appréciait pas que sa fille passe autant de temps avec le fils de la bonne à tout faire, mais Clara trouvait toujours le moyen de déjouer sa surveillance.

La mère était très peu présente dans la vie de Clara, elle passait son temps à dormir, et Clara pensait même qu'un jour elle oublierait de se réveiller. De cette dernière je n'avais retenu qu'une seule chose : ses cheveux roux fixés avec des épingles et qui formaient sur sa nuque un volumineux chignon rouge flamboyant. Elle aurait pu être belle si ce n'était les coins de sa bouche qui s'affaissaient de chaque côté et lui donnaient un air de perpétuel dégoût.

Un jour où le père de Clara partait en voyage et que tout le monde était réuni près du portail, sa mère remarqua ma présence et dit en m'ébouriffant les cheveux.

« Tiens, qui es-tu, toi ? »

Je me dégageai de sa main et la regardai droit les yeux.

« Je suis Simon, le fils de Sarah.

– Ah, le fils de Sarah, dit-elle de façon distraite. Et puis elle ajouta, comme ça, sans que je m'y attende : notre chère Sarah ! C'est bien. »

Et ce fut tout. Elle ne s'intéressait déjà plus à moi mais à son mari qui s'était installé au volant de sa camionnette et qui klaxonnait bruyamment pour dire au revoir.

Quand la camionnette ne fut plus qu'un tout petit point dans l'horizon et que seul un nuage de poussière subsistait dans l'atmosphère, Clara demanda à sa mère si on pouvait aller prendre le goûter dans la salle à manger. Sa mère la regarda et dit :

« Tu n'y penses pas ! Je ne peux accepter que le fils de la bonne prenne le goûter avec toi dans la salle à manger. Il prendra son goûter avec les autres domestiques, dans la cuisine ; ton père n'apprécierait pas que j'autorise cela. »

Et sur ces mots, elle se détourna et rentra dans la maison sans plus se soucier de sa fille.

Je dis à Clara :

« Ne t'inquiète pas, je vais aller chercher un morceau de kouglof et on ira le manger ensemble dans la cabane. »

Je lui fis un clin d'œil et lui dis dans le creux de l'oreille :

« Je t'attends où tu sais. »

Ma mère avait fait la veille un merveilleux kouglof et je savais qu'elle ne refuserait pas que je découpe deux morceaux pour Clara et moi.

En effet, non seulement elle ne refusa pas mais en plus elle me les emballa dans un torchon.

« Merci, mame. »

J'allais partir quand elle me retint par la manche de ma veste.

« Simon ! dit-elle, Clara et toi vous ne pourrez pas continuer à vous retrouver dans votre cabane encore longtemps, car vous devenez trop grands et je ne pense pas que ses parents verraient ça d'un bon œil.

– Mais maman ! Clara et moi, on s'aime.

– Mon pauvre Simon ! Tu ne peux pas aimer Clara, c'est interdit ; on ne vient pas du même monde ! Ils sont catholiques et nous, nous sommes juifs.

– Et alors ? Je deviendrai catholique si c'est que ça que je dois faire pour épouser Clara !

– Simon, ce n'est pas aussi facile que ça. Ce que j'essaie de t'expliquer, c'est que, peu importe ta religion, tu resteras pour eux le fils de la bonne juive.

– Je me marierai avec Clara. Personne ne pourra m'en empêcher, elle est pour moi et personne d'autre. »

C'est alors que je vis au coin de sa paupière l'éclat d'une larme – oh, fugitif éclat – qu'elle s'empressa de cacher en se retournant pour brasser la soupe qui mijotait sur le fourneau.

« Simon, tu es un amour et Dieu me soit témoin que ce que je veux le plus au monde c'est ton bonheur ! J'aimerais que tes

rêves se réalisent un jour, mais je n'ai pas de recette magique pour cela.

– Mame, ne pleure pas, dis-je en lui serrant la taille, tu seras fier de moi : je deviendrai un grand chanteur d'opéra et on sera heureux !

– Oui, c'est ça, dit-elle en essuyant furtivement avec le coin de son tablier les larmes qui maintenant inondaient son visage. Va apporter à ta princesse une part de ce kouglof, elle doit t'attendre avec impatience. »

Je pris le torchon dans lequel ma mère avait emballé notre goûter et m'envolai vers ma princesse.

Clara m'attendait bien sagement en enfilant des marguerites sur un brin d'herbe en intercalant des trèfles entre chaque fleur.

Elle me dit « penche-toi » et me mit la couronne de fleurs sur la tête en me disant :

« Tenez, mon cher, je vous fais chevalier, mon chevalier. Maintenant, donnez à manger à votre reine, elle meurt d'envie de croquer dans ce kouglof !

– Merci, ma reine. »

Et je la serrai contre moi enivré par l'odeur de ses cheveux.

« Clara, jure-moi que tu seras ma femme un jour, même si tout le monde nous l'interdit.

– Oui, Simon, je te le jure. Je serai ta femme et je t'aimerai toute ma vie, jusqu'à la fin. »

Et là, elle m'embrassa sur la bouche, baiser innocent mais ô combien délicieux sur mes lèvres !

Je ne savais pas que cette promesse allait être le prélude de notre destinée...